

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux »

# LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Organe de la Société « le XX<sup>e</sup> Siècle » Artistique, Littéraire et Scientifique

PRÉSIDENT D'HONNEUR : VICTOR HUGO

Comité d'honneur : JULIETTE ADAM, — JULES CLARETTE, — PRINCESSE TOLA DORIAN, — CATULLE MENDÈS, — JOSÉPHIN SOULARY, — AUGUSTE VACQUERIE

**ABONNEMENTS**

FRANCE ET ALGÉRIE  
Un an..... 9 fr.  
Six mois..... 5 »  
Trois mois..... 3 »

**CARLOS-RENDON**

Directeur

**AYME DELYON**

Rédacteur en chef

**ERUAL**

Administrateur

**ABONNEMENTS**

UNION POSTALE  
Un an..... 12 fr.  
Six mois..... 7 »  
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

**SOMMAIRE**

En Cochinchine. — L'homme de mes rêves, Aymé Delyon — Chronique Parisienne : l'Œuvre à faire, Léo d'Orfer. — Note importante. — Les Anglais devant Karthoum, Josué. — Acacia, A. d'Atrav. — Concert Foucard, J. C. — Henriette, Georges Richard. — FEUILLETON : La Gouvernante Modèle, Erual.

Voir à la 2<sup>me</sup> page : NOTE IMPORTANTE

## EN COCHINCHINE

(SUITE)

Les Indiens se divisent en plusieurs catégories ou sectes, d'abord les habitants de la côte du Malabar, qui sont chahuteurs, marchands de tabacs et de brimborions de très minime valeur. Ces Asiatiques sont installés dans des sortes de boîtes rectangulaires, plus hautes que larges, d'un mètre à un mètre cinquante au plus de profondeur et dont le plancher est à hauteur d'appui; ils s'y tiennent du matin au soir assis, les jambes croisées à la turque, préparant le tabac pour les cigares ou manipulant leur argent. Ces gens, qui n'ont pour tout vêtement qu'un morceau de cotonnade de nuance, enroulé comme une jupe autour de leurs jambes, accaparent la monnaie divisionnaire et font le change à gros bénéfices.

Les espèces ayant cours sont les billets émis par la banque d'Indo-Chine; la piastre mexicaine, dont la valeur réelle est 4 fr. 65 (taux du trésor), mais elle est sujette à des fluctuations, le commerce l'a vue à 5 fr. 15 et à 4 fr. 20. La cote fictive de cette pièce est 5 fr. Pour le pays, elle en représente la valeur, cent cents faisant une piastre. Ses divisions sont, également en argent : la demi-piastre, vingt cents et dix cents. En bronze, le cent dont le module est celui du double penny anglais, son poids est 10 grammes.

Ces monnaies portent comme effigie celle de la loi du timbre en des actes judiciaires. En exergue, se lit sur le côté face : République Française; sur l'autre, Cochinchine Française.

Il existe encore le sapèque colonial, cinquième partie du cent dont il a l'alliage, et le sapèque annamite en zing qui en est la trente-sixième partie. Ces deux pièces subdivisionnaires sont percées d'un trou carré, afin d'en faciliter la numération. Un chapelet de sapèque se nomme *ligature*.

Les Malabars sont le fléau du commerce de détail qu'ils entravent. Ils accaparent la monnaie dont la pénurie devient extrême. Pour changer une piastre contre de l'argent colonial, il faut presque toujours avoir recours à eux. Ils prélèvent alors jusqu'à 4 et 5 cents pour cette fructifiable opération.

Il s'en suit donc une perte réelle. C'est, de plus, jeter le discrédit sur une monnaie officielle dont le cours, pour la Cochinchine, ne subit aucune variation. La loi oblige d'accepter la piastre et édicte des peines très sévères contre ceux qui tenteront d'en déprécier la valeur. Pourquoi ne frappe-t-elle pas ceux qui, à tout instant du jour, ne veulent accepter cette pièce que pour une somme inférieure à celle qui lui est reconnue.

Ces natifs de la presqu'île qu'arrose le Gange appartiennent à une race aussi peu sympathique que possible; ils sont d'ailleurs peu dignes d'intérêt et sont méprisables à quantité de points de vue.

Je ne leur en veut point de la coutume plus ou moins aimable qu'ils ont eue de brûler les épouses inconsolables ou non avec le cadavre de leur mari. Ce que je leur reproche, c'est leur sordide avarice, leur âpreté au gain. De même que leurs compatriotes les *chetys* (banquiers), ils prêtent à un taux usuraire exorbitant. Leurs capitaux, placés à intérêts composés, leur rapportent 40 et 50 0/0. Il n'est pas de juif, pas d'harpagon plus féroce que ce créancier à peau couleur de palissandre; ils sont intraitables, impitoyables pour le malheureux débiteur tombé entre leurs griffes. Qui a contracté un emprunt de cent piastres à un de ces banquiers, lui en rembourse deux cent cinquante par suite des diverses exigences auxquelles il a dû souscrire. Les intérêts se paient par dou-

reux, un jour ou l'autre elle fera quelque folie.... Je vais l'appeler, sermonez-la. Au revoir.

Isabelle apparut avec un sourire frais qui découvrit ses dents blanches. Elle courut droit au vieillard et s'assit près de lui.

— Je vais être un affreux Machiavel, je vous en préviens, Mademoiselle; votre mère m'a chargé d'apprendre aux petits jeunes gens à se faire adorer par vous et, en même temps, de vous décider à vous marier.

Elle le regarda, abasourdie.

— Je laisserai cette double mission. Vous êtes majeure, mon enfant, votre vie vous appartient. Il est des femmes bonnes et froides, je crois; vous devez en être de ces créatures quasi divines qui veulent ignorer les choses de la terre et pour qui l'amour reste à peu près lettre close! Elles sont l'exception, je l'avoue. A travers toutes les séductions, vous restez insouciant et fière, flétrissant du nom de souillure les entrainements de passion capables de braver les lois et l'usage, vous ne les comprenez donc pas? Il eût été convenable de faire au vicomte votre père la confiance que

vous allez entendre; mais je le sais, les parents, devant deux ou trois cent mille francs de rente, s'arrêtent convaincus que le bonheur est là pour la jeune fille, et je ne veux point vous causer d'ennui pour de telles questions.

— Mon Dieu! baron, où en voulez-vous venir!... encore une demande en mariage, hein?... Quel importun nouveau a osé vous charger de cette commission?

Il lui prit les deux mains :

— Ecoutez-moi, chère belle fantastique.

Depuis longtemps j'aspire à me créer un doux intérieur. Je ne sais point assez vieillir pour prendre une femme d'un demi-siècle, ce qui serait raisonnable. J'adore la jeunesse comme j'adore le printemps, les fleurs, les fauvettes... J'ai dépassé la soixantaine, et ma compagne ne devra pas attendre de moi plus d'amour que mon âge ne le comporte. Je frémis en pensant au ridicule, l'apanage ordinaire de l'homme âgé assez fou pour épouser une jeune personne. Je vous aime, Isabelle, en frère très aimé, en père, je vous estime et je vous admire... Vous êtes froide et hautaine... Avez-vous compris, et me pardonnez-vous?

Une ombre sérieuse couvrait le visage de la jeune fille.

— Baron, je vous remercie. Je vous remercie profondément de l'immense confiance que vous placez en moi. Si j'acceptais votre nom, j'élèverais son honneur au dessus de tout! — Attendez, oui, je suis froide, raisonnable, hautaine, railleuse, parce que je suis entourée de bons petits jeunes gens inoffensifs et doux... Ah! mon ami! savez-vous ce que je veux? Adorer. Être adoré sans banalité, sans fadaise. Par quelqu'un qui ne soit pas comme tout le monde! C'est un homme plus impérieux, plus hautain que moi, c'est un demi-dieu qui me vaincra... Ah! je le sens bien, j'ai été trop gâtée! je me rendrai à celui qui mènera mon âme à la cravache!...

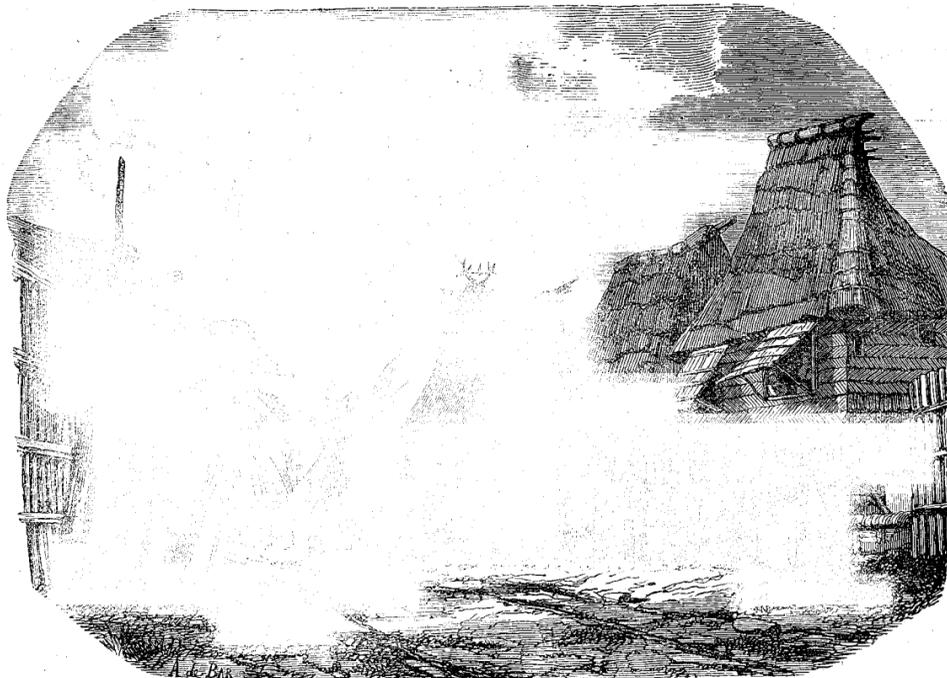
— Prenez garde que la cravache ne brise un jour votre âme!

L'été était venu. Isabelle habitait avec sa famille le château des Sorbiers; elle revenait trois fois par semaine à Paris, escortée de sa femme de chambre, prendre des leçons de chant. Un jeudi, elle monta en wagon comme de coutume, et un voyageur les rejoignit, suivi d'une très jeune femme aux libres allures.

Oh! jalousie, jalousie! pierre de touche des sentiments, que de fois tes éclairs nous ont dévoilé des sensations inconnues dans les recoins les plus sombres de notre être.

Isabelle se penchait à la portière et, en s'avouant que la dame était bien jolie, laissait couler deux grosses larmes.

Maintenant elle était vaincue, elle aimait. Elle aimait cet inconnu qu'elle rencontrait à la même heure dans ce compartiment. Dédaigneux, fier et d'une incomparable beauté, il s'était emparé de ce cœur farouche. Son regard à la fois doux comme l'



zièmes, à raison de 3 0/0 par mois. Si, par suite d'une circonstance quelconque, cet engagement ne peut être tenu, le créancier exige le mois suivant le paiement de l'arriéré intérêts composés. La somme empruntée doit être rendue intégralement, les à-comptes ne sont pas acceptés, il faut se libérer en une seule fois ou continuer à payer les arrérages. Notez que la prescription n'existe point en Cochinchine, et que pour recevoir l'argent si chèrement vendu vous avez été obligé d'engager deux cautions qui prendront votre lieu et place si vous disparaissiez avant de vous être complètement libéré.

Les dettes sont le fléau de la colonie; la généralité des fonctionnaires en est grevée à un point qu'ils se voient forcés de renoncer à leur congé triennal, leurs imprudents engagements les enchaînent à la colonie jusqu'à extinction de leur créance.

(A suivre)

Ant. BRÉBION.

### L'Homme de mes rêves

Très distingué, très aristocratique, galant comme un homme du siècle dernier, le baron Georget écoutait la vicomtesse encore très belle, avec un sourire vague.

— Isabelle n'est plus une enfant et paraît vouloir rester vieille fille, ça n'a pas de bon sens, elle est trop entière, trop mysté-

velours et plus inflexible que l'acier donnait le frisson en remuant les fibres nerveuses. La tête haute, splendide, la bouche fine, correcte, ferme, tout en lui indiquait l'habitude du commandement. Pourtant, rien de militaire. Une grande désinvolture, une aisance suprême, annonçaient l'habitude de manier un public.

Ce ne pouvait être qu'un homme d'Etat, un député ou un prince. Il avait quarante ans environ. Était-il libre, enchaîné ? Était-ce un homme d'honneur ou un des misérables qui se jouent des masses ? Elle ne savait rien et elle l'aimait. Mais, si impérieuse que fut cette étrange passion, elle trônait dans un idéal haut et pur ; marié, enchaîné ou vil, cet homme deviendrait pour elle un étranger, dût-elle en mourir.

Dès lors, la jeune fille s'oublia à veiller dans le grand parc du château. Son cœur avait rompu son enveloppe de glace, il vivait, il battait ardent et fort, adorant ce qu'il avait brûlé. Les couples amoureux qu'elle rencontrait dans les bois et qui lui faisaient jadis détourner la tête avec gêne, comme du spectacle d'une *inconvenance*, obtenaient d'elle un sourire ami. La nature, ses splendeurs, la captivaient ; elle y voyait éclater cet amour plein d'inconnu, de mystère, d'épouvante, elle en était ravie et déchirée... Elle l'avait trouvé l'homme de ses rêves et il l'avait à peine regardée encore. C'est peut-être pour cela qu'elle l'aimait.

— Ne dites pas non, ma belle enfant, vous êtes mélancolique, et la mélancolie est ennemie de la santé. Le Hig-Lif s'est donné rendez-vous ce soir à une ménagerie splendide, où il y aura assaut de toilettes. Je vous emmène tous.

— Mais j'accepte, baron, j'accepte.

Le Hig-Life ! Lui y sera sans doute ! On lui dira son nom ! Elle le connaîtra, enfin !

Mme Vittorio, jeune domptresse enroulée de ses serpents, annonçait qu'elle entrerait sa tête tout entière dans la gueule de la tigresse tenue en respect par M. Vittorio qui allait apparaître. C'était ce formidable danger, le grand attrait qui amenait là tout Paris. Isabelle eut un frisson de dégoût contre cette multitude avide d'horreurs. Rose, quand se dessinait quelque mâle silhouette, elle redevenait pâle à chaque déception nouvelle.

Soudain un immense cri partit de toutes les poitrines.

Mme Vittorio avait précipité sa frêle tête entre les dents monstrueuses de la tigresse, M. Vittorio avait bondi dur, terrible, la cravache en l'air, en arrêtant dans sa frémissante tentation l'atroce bête.

Isabelle resta inerte, comme idiotisée. Le vieillard avait bien prédit. La coupe enchantée de l'amour ne s'était approchée de ses lèvres que pour retomber dans l'abîme... *brisée d'un coup de cravache.*

L'homme de ses rêves, son prince était là, vêtu d'un costume court et clinquant : c'était Vittorio, le dompteur.

Trois semaines après, Isabelle épousait fraternellement le baron Georget ; ils vécurent très longtemps, fort heureux et... n'eurent aucun enfant.

Aymé DELYON.

## CHRONIQUE PARISIENNE

### L'ŒUVRE A FAIRE

En acceptant la tâche lourde de chroniqueur hebdomadaire du *Zig-Zag*, je ne me suis point dissimulé l'importance de ces fonctions, et j'avouerai avec quelque orgueil que je n'ai point senti mes épaules faiblir sous cette charge. Ainsi qu'on a pu le voir, j'ai commencé de mon mieux, et je continuerai, certes, avec courage, d'autant plus que rédacteur en chef, directeur et confrères ne me marchandent pas les félicitations, et que les lecteurs eux-mêmes, et des lectrices aussi, m'envoient des bravos sur du Stuart Mill embaumant l'héliotrope.

J'ai le devoir de remercier d'abord les uns et les autres. Qu'ils reçoivent l'expression de ma gratitude la plus parfaite et qu'ils soient assurés que je ferai tout ce qui me sera possible de faire pour me rendre plus digne de leurs éloges.

Aujourd'hui je voudrais, avant de me mettre carrément en route, étudier le pays où nous allons. Nos lecteurs, qui me suivront pendant tout le chemin, ne seront pas fâchés d'en connaître les horizons et les étapes, pour les marquer d'un signe de reconnaissance au passage. Et puis, il est bon, avant d'entreprendre une œuvre d'en examiner l'importance, d'en étudier les lignes principales, et même s'il se peut, les détails. Nous allons faire ce travail, avec mes compagnons de voyage mes lecteurs et mes lectrices.

On croit d'habitude qu'un chroniqueur est un monstre vomi par l'enfer pour égorger les pauvres âmes qui ont une heure de cette célébrité passagère qu'on appelle l'actualité. Lorsque j'étais jeune, les magisters m'avaient dit quelque chose de tout semblable. Depuis je me suis bien désabusé.

Le métier de chroniqueur ne comporte ni hache de bûcheron, ni couteau d'assassin, ni bonne lame de pourfendeur. Une plume vive, un petit boisseau de raison et d'esprit, et quelques pincées de vérité, voilà tout.

La chronique est le désennui de l'ennui. Elle jette des roses sur l'aridité des politiques, et met les nouvelles sèches à la sauce piquantes. Elle fait lire des banalités en leur donnant un cachet de littérature qu'on adore en notre pays de France. Elle a surtout le mérite infini d'être absolument libre, et dire ce qu'il lui plaît de qui elle veut, et de n'être sujette à aucun conseil d'administration de journal ni à la hausse des actions d'aucune Société financière.

Le chroniqueur a donc le champ le plus vaste qu'il soit pour s'ébattre. Dans un journal quotidien, la chronique doit être le reflet de la journée. Il n'en est pas de même pour un journal hebdomadaire. Une semaine est trop longue pour qu'on analyse en une centaine de lignes, et cette analyse ne serait plus une chronique. Le fait important, me dira-t-on ! A quoi bon, s'il est passé depuis six jours ? On tombe dans le bric-à-brac.

Telle n'est point mon idée. Dans ce journal où je suis absolument libre, je dirai ce qui me plaira aux hommes et aux choses.

J'étudierai semaine à semaine notre époque.

Le roman et les romanciers défilèrent devant vous, chers lecteurs, à mesure que je trouverai l'occasion de les faire parader dans ces colonnes. Viendront ensuite les poètes, la lyre au bras, et certes la poésie contemporaine est digne de longues et sérieuses études. Les philosophes suivront avec messieurs les critiques et je me propose aussi de vous présenter mes confrères les chroniqueurs, en bloc et en détail.

La mort des académiciens et l'arrivée des jeunes intelligents sera consignée fidèlement. Le journalisme nous ouvrira ses impénétrables arcanes et messieurs les éditeurs leurs boutiques. Il sera parlé quelquefois des théâtres intelligents.

Le gros scandale passera s'il y a de la place ainsi que le potin du jour, les cancans des coulisses, les mots de café, et les histoires d'alcôve.

Je traiterai aussi nombre de questions littéraires ou artistiques, donnant surtout ma pensée franche, et ne prétendant l'imposer à personne, bien entendu.

Enfin, je m'occuperai de l'imprévu, cet oiseau extraordinaire qui fait toujours plaisir quand on le rencontre au détour d'un chemin.

Je me propose donc d'écrire toute l'histoire de notre temps en chroniques. J'ai dit plus haut que j'avais les épaules solides. Je demande de nouveaux encouragements parce qu'il fait toujours bon de serrer une main ou de rencontrer un sourire, et de recevoir des bravos à l'héliotrope.

Mais je ne crains pas non plus les attaques. La plume qui écrit ces lignes pique comme une épée, et si elle est d'or pour les uns, elle pourrait bien être de fer pour les autres.

LÉO D'ORFER.

## Note importante

La rédaction du *Zig-Zag* est enfin définitivement constituée, et notre prochain numéro sera le modèle exact des suivants.

Chaque semaine, nos lecteurs trouveront dans le journal :

1. Une *Chronique parisienne*, de M. Léo d'Orfer.
2. Une *Nouvelle*, de notre rédacteur en chef ou de l'un de nos collaborateurs.
3. Une *Revue de la semaine*, de M. Marty-Cazalès.
4. Une étude sur un des littératures étrangères ou une traduction d'un auteur contemporain étranger. Notre directeur sera spécialement chargé de cette partie de la rédaction.
5. Une ou plusieurs variétés, selon l'occasion.
6. Une *Curiosité*, signée Gallus.

L'*Album* du *Zig-Zag*, recueil de pensées choisies, d'inscriptions et de poésies d'auteurs connus, sera placé, de temps en temps, à la suite de la Chronique parisienne.

Entre les articles formant le corps du journal, nous mettrons quelquefois certains articulets intéressants et des poésies de nos collaborateurs attirés.

Nous avons réservé une partie de la troisième page aux envois de nos abonnés et adhérents, sous cette rubrique : *Boîte du Zig-Zag*.

À la suite viendra une bibliographie qui sera rédigée d'une façon très sérieuse et où il sera rendu compte très exactement de tous les livres qui nous parviendront.

Le roman en cours de publication : *La Gouvernante Modèle*, que nos lecteurs attendent chaque semaine avec un intérêt toujours nouveau, paraîtra désormais en deuxième page ; de temps à autre, nous donnerons à la troisième une variété ou une nouvelle intéressante qui tiendra de un à trois numéros.

De cette manière, notre journal sera fort complet, et dès que nous pourrons avoir la *Chronique mondaine* que nous promettons ces temps derniers, nous espérons bien que le *Zig-Zag* sera une des premières feuilles hebdomadaires de la capitale.

Enfin l'impression sera faite désormais sur quatre colonnes, ce qui ira bien mieux à notre format carré, et pourra paraître plus agréable à la lecture.

Nos prochains numéros contiendront des poésies et des articles de MM. François Coppée et Sully-Prudhomme, de l'Académie française, Paul Bourget, Paul Verlaine, Jean Moréas, Charles Vincent, Clovis Hugues, Elémir Bourges, Lacausade, etc., etc....

Le *Ciel sur terre*, nouvelle de notre rédacteur en chef, Athanase Echoppe, une curieuse variété de M. Léo d'Orfer ; les *Végétariens* et *M. de Wogan* ; deux nouvelles de Charles Aubert ; un roman-étude de M. Léo d'Orfer, *André* ; du reste, chaque numéro du *Zig-Zag* contiendra le sommaire abrégé du suivant. On pourra savoir ainsi, une semaine à l'avance, nos publications.

## Les Anglais devant Karthoum

Opérette-bouffe en trois actes

### ACTE PREMIER

À gauche le Nil ; à droite les murailles crénelées de Karthoum ; sur le rivage deux caïmans jouant à saut-de-mouton, dans le lointain un palmier, partout du sable, 50 degrés à l'ombre.

LE COLONEL WILSON, favoris roux en nageoires, casque de liège et figure idem, arrive dans le *petit chaloupe*, de *loui* et débarque avec ses officiers et une dizaine de matelots. Il se dirige vers Karthoum, portant sous chaque bras une bouteille de *pale-ale*, et suivi d'un jambon d'York et d'un *plum-pudding*, portés par quatre-z-officiers. Il va luncher avec Gordon, son *dear fillon* et célébrer leur victoire en chantant le *God save the Queen*.

### ACTE SECOND

Changement de décor : à gauche le Nil ; à droite les murailles crénelées de Karthoum ; sur le rivage deux caïmans jouant à saut-de-mouton, dans le lointain un palmier, partout du sable, 50 degrés à l'ombre.

LE COLONEL WILSON, devant une des portes de Karthoum. — Ne trouvant pas le *petit sonnette*, il frappe avec le *whip de loui*. — « Aôh ! master concierge, Gordon, s'il vous plaît ! » — Sans doute le pipelet, absorbé par une parti de piquet, n'a pas entendu. La porte ne s'ouvre pas, mais un burnous apparaît au-dessus, entre deux créneaux. De la tête on ne voit qu'une barbe de jais et deux yeux de braise.

LE COLONEL WILSON. — Master Arabia, de la tribu des Charabias, moà vouloir donner *sha-haud* à Gardou, *my dear fellon*.

LE BURNOUS. — Allah ! allah ! sidi Mohammed Abdallah !

LE COLONEL WILSON. — Allons ! master Arabia, ouvrez le petit porte dès vô.

LE BURNOUS. — Allah ! allah ! sidi Mohammed Abdallah !

LE COLONEL WILSON. — Espèce de petit animal ! dessuite ouvrez à moà !

Le burnous s'agite, ôte son capuchon : c'est Olivier Pain. — « Allons ! Anglais de malheur, fiche-moi le camp, ou je descends te coller un pain ! Tiens, en attendant de te faire musulman, fais tes ablutions ! » — Il lui jette un pot d'eau sur la tête.

LE COLONEL WILSON. — *By Jove* ! — Les murailles se couvrent d'Arabes ; il lâche les deux bouteilles et se trotte, suivi de ses quatre-z-officiers.

### ACTE TROISIÈME

Changement de décors : à gauche le Nil ; à droite les murailles crénelées de Karthoum ; sur le rivage deux caïmans jouant à saut-de-mouton, partout du sable, 50 degrés à l'ombre.

Devant la porte de Karthoum, Olivier Pain et le Mahdi ; dans le lointain des nuages de poussière comme seuls pouvaient en soulever des pieds anglais.

Olivier Pain tire son yatagan, décapite une des bouteilles de *pale-ale* et se la verse sur le nez en levant les yeux au ciel ; puis il la passe au Mahdi après avoir gracieusement passé le coude sur le goulot.

« Tiens ! mon vieux Mahmoud, goûte-moi ça ! On n'en boit pas de meilleur au café Anglais ! »

Josué.

ACACIA

SONNET

A mon ami Alfred EPACH.

Sous les acacias aux feuilles verdoyantes  
Glissent légèrement les couples amou eux  
Qui foulent dans les prés les herbes ondoyantes  
Pendant qu'un rossignol dit son refrain joyeux.

Près des acacias aux odeurs enivrantes,  
Du berger l'on entend les soupirs langoureux,  
Et l'on voit la bergère aux lèvres frémissantes  
Sous un baiser d'amour clore ses jolis yeux.

A rbre svelte aux fleurs délicates et blanches  
C omme le froid manteau couvrant parfois tes branches,  
A l'amour chaste et pur nous t'avons consacré.  
C 'est ton rameau touffu qui dans le vert bocage  
I nclinant vers le sol son élégant feuillage,  
A ccorde à l'amoureux un abri vénéré.

A. D'ATR...

## Concert Foucard

M. Ludovic Foucard, que nous avons déjà eu le plaisir d'apprécier dans les concerts de l'Union Chorale, a bien voulu avoir la gracieuseté de nous envoyer une invitation pour le concert donné dans la salle de cette Société le mardi 10 courant, avec le concours de Mlle de Vère et M. Lamarche, du Grand-Théâtre, de M. Convert, pianiste, et de quelques membres de l'Union chorale. Le sympathique Queyrel, empêché par Sigurd, s'est fait excuser avec une lettre charmante.

Le programme, des mieux composés, a été exécuté d'une manière parfaite.

Un quatuor, les *Bacheliers de Salamanque*, de Marc Burty, et le sextuor de la *Reine Topaze* ont été enlevés avec un ensemble digne d'éloges par MM. Millet, Moretton, Bourgeois, Brossard, Bardoux et Brachet, membres de l'Union Chorale.

M. Convert nous a joué sur le piano la « Sérénade de Mendelssohn et « Caprice espagnol » de Raff avec un talent tout à fait indiscutable.

Mlle de Vère, avec la puissante voix qu'on lui connaît, nous a chanté la valse du *Pardon de Ploërmel*, et avec M. Lamarche le duo du deuxième acte des *Huguenots*. Les bravos ne leur ont pas manqué.

Arrivons à M. Ludovic Foucard. M. Foucard n'est pas un artiste ordinaire, nous pourrions dire qu'il est extraordinaire, car au talent d'artiste consommé, il y joint celui de compositeur émérite et de musicien distingué.

Il nous a donné quatre pièces ou chansonnettes de son crû.

« Une bonne nature », chanson de genre. On ne peut pas être plus fin ni meilleur chanteur. « Une lettre parlementaire », chansonnette qui n'a pas eu moins de succès que la précédente. Mais le clou de ses compositions a été « Monsieur va venir », scène à imitations, où M. Foucard déploie un véritable talent, même de ventriloquie ; il a fait parler au moins dix personnes et autant d'animaux, le tout avec beaucoup d'esprit et de naturel.

Pour le bouquet, la soirée s'est terminée par « Nos orateurs, scène humoristique, où l'auteur nous fait la scène d'une séance en Cour d'assises qui nous a fait tordre dans un fou-rire.

Chacun s'est retiré charmé et en disant merci et au revoir au différents artistes.

J. G.

MAISON FONDÉE EN 1865  
DISTILLERIE DAUPHINOISE  
Fabrique de Liqueurs spéciales

H<sup>TE</sup> GONTARD  
DISTILLATEUR ET PROPRIÉTAIRE  
A Saint-Laurent-du-Pont (Isère), près la Grande-Chartreuse

MAISON A LYON, COURS VITTON, 11-13  
INVENTEUR

Prunelle à la Fine-Champagne, Quina-Liqueur, Prémaline des Alpes, Curacao d'Haiti (6 types), Cordial des voyageurs, Charentaise (Crème de Fine-Champagne), Cacao français, Amer Gontard.

Seul dépositaire pour la France du Kummel Yvan Semenov, de Riga (Russie), cristallisé et non cristallisé.

Spécialités : les trois Liqueurs Gontard et Flixir végétal entièrement semblable à ceux du couvent, Bitter-Gontard et Arqueuse, Genépy et Arôle des Alpes, China et Ratafia de cerises, Cacao vanille.

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

42

## LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74.)

### DEUXIÈME PARTIE

Deux larmes subites perlèrent ses yeux si doux, et l'enfant désolée allait ici s'abandonner sans réserve à une émotion contenue à cause de Mme Chauffet, lorsque deux coups frappés à la porte firent bondir la jeune fille à l'entrée, croyant à la visite si attendue.

Amélie stupéfaite recula à l'aperçu de la physionomie extraordinaire de Paul, ému encore de sa résolution matrimoniale si précipitée, pendant que la fleuriste crut à un mauvais précurseur ; aussi eut-elle peine à balbutier quelques mots en revanche du bonjour aussi respectueux qu'amical que lui adressait le négociant.

— Vous pleurez, Mademoiselle ? demanda Doulaucourt, tout contrit de ce que quelqu'un put se désoler en un jour où le futur époux de Clara se trouvait si joyeux lui-même. Et qu'avez-vous donc, grand Dieu ?

## HENRIETTE

(Extrait des CIGALES)

Autrefois une fille au mensonger sourire,  
Qui pourtant m'aima bien lorsque j'avais vingt ans,  
M'a dit un jour, vois-tu, mon cher, tu me fais rire  
De tes songes rosés d'amour et de printemps.

T'imagines-tu donc qu'on dine avec un rêve ?  
Et que tu me combles de tes bouquets d'un sou ?  
C'est de l'or qu'il me faut, sans merci ni sans trêve.  
Et tu m'offres des fleurs ! Oh ! pauvre, pauvre fou !

Tu n'es pas de ce temps de boue et de cocottes,  
Où l'on n'est femme enfin que dans un cadre d'or ;  
Des bijoux faux ou vrais, porte-veine ; mascottes,  
Voiture à vous, ou non, laquais et groom encor.

Je t'aimais, c'est très vrai, maintenant je raisonne,  
Et ma foi je préfère à ton humble diner  
Des soupers chez Brébant, la fête où l'on rayonne,  
Un verre de champagne à ton plus doux baiser.

Comme d'autres je veux essayer l'escalade,  
Sous peu tu me verras et très p'chut et très v'lan,  
Avec des messieurs chics en pleine mascarade.  
Embrassons-nous, très cher, adieu mon grand enfant.

A dater de ce jour, je n'eus plus de maîtresses,  
Je m'arrêtais partout, chez Ninon, chez Nana,  
Avec les mêmes mots dénouant d'autres tresses,  
Je moissonnai l'amour un peu par ci, par là.

Aujourd'hui des yeux noirs, à la prunelle vive ;  
Demain, de grands yeux bleus aux langoureux reflets,  
Et dans les jours de spleen la pauvre sensitive  
Au visage pâli qui mourra sans regrets.

Hélas ! pendant trois ans j'ai vécu de la sorte,  
Baisant de blonds cheveux ou des cheveux de jais.  
Courtisant la maîtresse ou la soubrette accorte,  
Demandant de l'amour et n'en donnant jamais.

Toi !... je te rencontrai dans une brasserie  
— Cet endroit impossible et qu'on n'ose nommer —  
Et là tout bêtement... ou par étourderie,  
Je me suis pris à t'admirer.

Depuis que j'ai dormi sur ton épaule blanche,  
Que j'ai lu dans tes yeux aux grands cils noirs sans fin,  
Dans mon cœur, je ne sais si c'est fête ou dimanche,  
Je songe à ton beau corps aux reflets de satin.

Georges RICHARD.

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces  
à la quatrième page)

Prix de Gros **AU SORBIER** Prix de Gros

Parures de Bals et de Mariées  
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16 (près la Bourse), LYON

Plumes et Fleurs — Chapeaux de Feutre  
CHAPEAUX DE PAILLE

Forme pour Chapeaux — Nouveauté pour Mode — Dentelle  
FICHUS — VOILETTES — RUCHES

— Non, je ne pleure pas.

Et Amélie s'efforçait de sourire en présentant un siège modeste au jeune homme qui s'assayait en considérant tout étonné l'amie de Jules.

— C'est que vos larmes vous rendent encore plus jolie, assura Paul avec sa gaie franchise. Mais ce n'est point une raison devant vous changer en Madeleine. Ah ! si Jules... Scipion, veux-je dire, le savait.

— Comment va-t-il, Monsieur Scipion ? demanda anxieusement Amélie.

— J'accours de sa part, récita Paul, car votre ami, Mademoiselle, est obligé de garder la chambre à la suite d'un rhume, et comme il tenait à posséder de vos chères nouvelles, il pensa à me déléguer ici.

— Mais comment, un rhume, dans cette chaude saison ! Seriez-vous bien sûr, Monsieur, que ce ne soit qu'un rhume, et non une fluxion de poitrine ?

— Nenni, rassurez-vous, Monsieur votre fiancé pense venir demain, seulement il ne voulait pas attendre à demain pour connaître de vos nouvelles.

— Dites, s'il vous plaît à M. Tehcore que je le remercie de son attention, en souhaitant que sa santé égale la mienne... puisque je sors du magasin, où l'on m'a rendue très contente, on va élever le prix de mon ouvrage à 5 francs par journée, sans trop de veilles, car ma bonne mère ne le supporterait pas. Savez-vous que ce sera

## GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE  
EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection  
et la solidité de ses produits

## A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

GRAND CHOIX DE CHAUSSURES DE SOIRÉES

Pour hommes et pour Dames

Pour hommes souliers vernis, de toutes formes très élégantes et bottines fines.

Pour Dames souliers satins, de toutes couleurs depuis 7 francs.

Bas soie, mi-soie et fil d'Ecosse

de toutes nuances depuis 3 f. 50, jusqu'à 25 fr.

## THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong  
Pékao à pointes blanches, oranges — Schulang, etc.  
IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET

LYON — 4, rue Bellecour — LYON

## BELLE JARDINIÈRE

DE PARIS

Vêtements confectionnés et sur mesure  
POUR HOMMES, JEUNES GENS ET ENFANTS

Ouverture de la Saison d'Été

INAUGURATION DE DEUX COMPTOIRS NOUVEAUX

CHAPELLERIE ET CORDONNERIE

25, RUE SAINT-PIERRE, 25  
Près les Terreaux

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 28

joli, réfléchit tout haut la radieuse enfant, car je ne vais plus être une charge sur la bourse de mon mari, voyant avec satisfaction que ceci joint aux 10 francs qu'il gagne nous rendra riches.

— Oh ! je le crois que vous serez riche et heureuse, exclama Paul avec une vivacité peu maîtrisée, car le souvenir des paroles échangées tout à l'heure avec le fils Sumène se dressa soudain devant lui.

Comme Jules, il jouissait à l'avance de la surprise d'Amélie se réveillant dans un autre hémisphère, le soir où s'opérerait la transformation de celui qui passait pour le modeste contre-maître d'une fabrique et placé surtout sous le haut patronnage de M. Doulaucourt. Celui-ci s'était tout seul fait connaître chez les Chauffet, dans la crainte légitime qu'Amélie rencontrât le marchand de soies au magasin de fleurs qu'il commanditait. C'était aussi ce qui avait valu la riche pratique de Paul au brave Pivert, pour bien instruire les deux amis sur la maison Chauffet.

La fleuriste, rassurée quant aux sentiments et la santé du fiancé, vint à songer que l'animation, le rayonnement que Paul montrait en surplus d'habitude, avaient une source heureuse, et le lui dit timidement :

— Vous avez juste deviné, répondit-il en se levant pour courir à Clara. Je suis très ravi, parce que, moi aussi, je vais me marier.

— Oh ! je partage votre contentement, monsieur, malgré que vous, une fois marié, nous ne pourrions plus fréquenter notre protecteur, mais nous serons toujours très satisfaits de connaître ce qui vous surviendrait d'intéressant.

(A suivre).

ERUAL.

